

Société. L'Atelier 5 organise une soirée autour des photos d'Éric Roset qui a ramené de Roumanie des clichés de femmes Tsiganes dans leur quotidien.

L'hommage d'un photographe humaniste à Romnia

■ Mis sous les feux de l'actualité les plus racoleurs par la machine gouvernementale à fabriquer des lois anticonstitutionnelles, les Roms de Roumanie et plus spécifiquement les femmes (« Romnia » en romanès, ndlr) font l'objet d'un travail photographique dans le but d'« améliorer leur image et de faire bouger les choses ». Pourquoi le genevois Éric Roset a-t-il décidé à partir de 1998 de s'immerger, pendant ses vacances, dans la vie quotidienne de femmes gitanes, roms, yéniches et sinti ?

Pour comprendre les raisons qui l'ont poussé à poursuivre, sur fonds propres, un véritable travail documentaire auprès de la population gitane de Roumanie, il faut d'abord s'immiscer quelques instants dans sa vie privée. « Mon épouse est roumaine » avoue-t-il. Les dîners de famille ont d'ailleurs servi de déclencheur : « J'ai été frappé par le racisme qui s'exprimait à découvert y compris chez les gens cultivés » indique le photographe, qui commence alors à s'intéresser au sort des mendiants de Suisse, descendants du peuple originaire d'Inde qui s'est massivement installé en Roumanie.

L'histoire et les mentalités

Une période où il apprend la langue, le romanès et l'histoire : « Ils ont servi de main d'œuvre aux seigneurs roumains pendant 500 ans, avant que l'esclavage ne soit aboli à la fin du 19^{ème} siècle. Pendant le communisme ils travaillaient tous aux usines ou aux champs et depuis la chute du mur beaucoup se sont



« Les buveuses » photographie d'Éric Roset

retrouvés au chômage ». La majorité ne peut plus vivre alors des métiers traditionnels, travail de l'argent et chaudronnerie en tête. D'où la migration de ces peuples vers l'occident dans les années 90, exode économique avant tout...

Après une quinzaine de séjours dans les bidonvilles et villages roumains, les idées reçues à propos de l'existence d'une mafia roumaine qui exploiterait le travail de mendicité dans nos pays le fait sourire : « s'ils se font déposer par une voiture c'est qu'ils sont adeptes du covoiturage ! » Dépassant le simple travail documentaire, Éric Roset a monté en 2007 l'association « Me sem rom »

(traduction : « Je suis un homme » ndlr) qui effectue un travail de protection juridique auprès des populations Roms d'Europe. « Dans le canton de Genève il existe une taxe sur la mendicité complètement illégale, des problèmes d'accès aux soins et à l'eau que l'on retrouve aussi en Roumanie » explique ce photographe humaniste, comme on le décele dans ses photographie prise sur le vif.

« Nous l'avons invité pour son hommage honnête aux femmes Roms, une minorité dans la minorité » explique Corinne Dumas de l'Atelier 5, « ce côté documentaire nous intéresse car nous croyons que l'art, pas

seulement conceptuel, peut agir comme un opérateur social. C'est par la pratique que l'action se crée ». La rencontre ce soir entre le photographe et l'historienne spécialiste des Tsiganes Claire Auzias sera donc l'occasion de faire un pas de côté bienvenu en ces temps de stigmatisation.

SEBASTIEN BESATTI

▲ Ce soir à l'Atelier 5 au 5 rue Augustin Tardieu, rencontre avec Éric Roset et l'historienne Claire Auzias en présence de la section locale de la LDH. autresetpareils.free.fr/ateliercinq.htm www.eric-roset.ch www.mesemrom.org